

Raoul Belot

Deux cents ans de transformations en France

1820-2020

Une chronique du progrès social ou le récit d'une histoire inachevée

Société et progrès. Travail, économie et emploi. Revenus et conditions de vie

Publié en juin 2022 par :

Stylit

Tampere, FINLANDE

www.stylit.net

ISBN : 978-952-390-200-8

© 2022 Raoul Belot
Tous droits réservés

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Sommaire

Introduction. - La conscience d'un inédit possible	9
PREMIERE PARTIE : SOCIETE ET PROGRES	33
Chapitre 1. – D'une révolution technologique à l'autre	35
Chapitre 2. – Les métamorphoses de la structure sociale	77
DEUXIEME PARTIE : TRAVAIL, ECONOMIE ET EMPLOI	121
Chapitre 3. – Emploi, sous-emploi, chômage et temps de travail	123
Chapitre 4. – Les politiques de l'emploi à l'heure de l'Europe	155
Chapitre 5. – Penser la France de l'après- Covid	187
TROISIEME PARTIE : REVENUS ET CONDITIONS DE VIE	207
Chapitre 6. – Inégalités d'hier à aujourd'hui	209
Chapitre 7. – Mythes et réalités de la République égalitaire	253
Chapitre 8. – De l'économie de subsistance à l'économie d'abondance	311
Conclusion. - L'économie désirable	375
Annexes.....	381
Remerciements.....	393
Liste des encadrés et des tableaux.....	395
Table des matières.....	401

L'économie pré-keynésienne consacre depuis les années 1980 le retour de l'idéologie libérale des premiers temps. Il est à nouveau question de concurrence pure et parfaite, de marchés autorégulés et de politiques de l'offre, mais la période contemporaine se caractérise par la montée en puissance de la mondialisation et de la finance internationale. Nombre d'observateurs accusent ce modèle de développement économique d'être la cause des dérèglements qui bouleversent nos sociétés : accroissement du chômage et du sous-emploi ; émergence de nouvelles formes de précarité qui se manifestent par plus de pauvreté et d'exclusion ; montée des inégalités qui nuisent à la cohésion sociale ; multiplication des crises financières qui aggravent les faiblesses structurelles de l'économie ; pollutions, dégradation de l'environnement et réchauffement climatique qui mettent en péril la survie des espèces. Ces dérèglements sont perçus comme le résultat de la recherche frénétique de la croissance et du profit. Les conséquences de la crise sanitaire que nous traversons ont ravivé la conscience des limites du modèle néo-libéral ; nombreux sont ceux qui pensent qu'une page de l'histoire s'est tournée, qu'il faut agir au plus vite face aux bouleversements qui hypothèquent l'avenir des jeunes générations. Il nous faut donc inventer de nouvelles règles du « vivre ensemble » pour bâtir « le monde d'après ». La métaphore employée dans l'intitulé de cette introduction renvoie à l'image d'un nouvel état de la société que l'on pense pouvoir atteindre⁶. En d'autres temps et en d'autres circonstances, des hommes comme Franklin D. Roosevelt ont eu le courage de rompre avec le fatalisme qui nourrissait les dérives d'un système peu scrupuleux de justice sociale⁷. L'urgence de la situation sociale et environnementale commande aujourd'hui de passer de la conscience des défis à relever pour l'avenir de nos sociétés à une *Volonté Générale* d'action⁸.

Comprendre la situation actuelle, en analysant ses ressemblances et ses différences avec le passé, incombe non seulement aux historiens et aux sociologues mais aussi aux économistes qui choisissent de s'éloigner du « noyau dur » de leur discipline pour mieux analyser les réalités sociales. L'objet de ce livre est de retracer dans cet esprit les évolutions qui ont dessiné les contours de la France contemporaine et d'analyser la situation actuelle à partir du recueil et de l'analyse d'un grand nombre de données empiriques.

L'ouvrage propose donc un voyage dans le temps. Le point de départ se situera au début du XIX^e siècle et le point d'arrivée à notre époque. Nous partirons de la première révolution industrielle pour aboutir à la révolution numérique. Le lecteur sera convié à suivre l'enchaînement des transformations de la société française. A mesure que les paysages défilent sous ses yeux, il verra les campagnes se dépeupler, les villes se développer et les sols artificiels gagner du terrain sur les espaces naturels. Il sera certainement ébloui par les découvertes du génie humain, mais son visage s'assombriera à mesure qu'il découvrira les dégradations causées par l'exploitation des ressources naturelles. Il se réjouira néanmoins de l'amélioration générale des conditions d'existence de ses semblables. Mais il s'apercevra, là encore, qu'il existe des ombres au tableau : de tous temps, des hommes ont été laissés au bord du chemin. Il cherchera à en comprendre les raisons. Arrivé au terme du voyage, il se sera peut-être fait à l'idée que si plus d'aisance et de protection sociale ont pu être arrachées au prix de grands sacrifices, de nouvelles crises, de nouvelles avancées technologiques et des nouvelles « règles du jeu » risquent à tout moment de remettre en cause ces acquis. Il aura alors compris que le progrès social est une quête permanente.

0.1 La marche du progrès

Selon le petit Robert, le mot progrès vient du latin *progressus* qui signifie « action d'avancer ». Le dictionnaire le définit encore comme le « changement d'état graduel d'une chose, allant dans le sens d'un accroissement, d'une

⁶ L'intitulé de l'introduction fait référence à la figure de style des « inédits possibles » qui fut utilisée par le pédagogue et humaniste brésilien Paulo Freire pour proposer dans le domaine de l'éducation des actions jugées auparavant inimaginables parce qu'elles allaient à l'encontre des normes dominantes. Freire suggérait de dépasser les « fatalismes ».

⁷ Le président Roosevelt mit en place aux États-Unis, dans les années 1930, un vaste programme de travaux, appelé New Deal, pour lutter contre les effets de la crise économique. Il parvint à réformer les marchés financiers, à fonder la Social Security (système de sécurité sociale), à créer des millions d'emplois, à redynamiser une économie qui comptait des faillites en chaîne, à imposer un certain nombre de règles sociales (sommet de Philadelphie) et à sauver la cohésion sociale.

⁸ Le concept de *Volonté Générale* a été développé par Rousseau dans son ouvrage « *Du contrat social ou Principe du Droit Politique* » (1762) pour désigner ce que tout membre d'une communauté politique devrait vouloir pour le bien de tous y compris pour son intérêt propre.

extension, d'une amélioration ». Le concept renvoie tantôt à l'évolution de l'espèce humaine – on pense à la longue marche des hominidés -, tantôt à l'évolution de la société. C'est du progrès résultant des activités de l'homme dont il est question dans ce livre. La marche du progrès fait alors référence à une société qui avance « pour changer d'état », dont la condition s'améliore sur tous les plans grâce à la recherche constante du bien-être qui, elle-même, est rendue possible par le progrès de l'esprit humain mais aussi par la volonté sociale, la capacité de coopération et le travail de chacun. Selon cette vision optimiste, progrès scientifique, progrès technique, progrès économique et progrès social convergeraient dans la même direction pour faire avancer « indéfiniment » notre civilisation.

Les bouleversements de l'histoire ont porté un coup très rude à l'idéologie du progrès ; ils nous ont fait prendre conscience qu'il n'existe pas de lien mécanique entre progrès technique et progrès humain, et que la marche du progrès n'a rien à voir avec l'image du cours d'un fleuve qui donne l'impression d'un mouvement régulier et continu. Elle a pu être ralentie, interrompue ou inversée dans le sens d'un retour en arrière en de multiples circonstances. La phase d'innovation et de croissance économique qu'on a appelé la « révolution industrielle » s'est d'abord déroulée au détriment des classes laborieuses. Ce ne sont toutefois pas les machines à vapeur qui ont causé la misère ouvrière observée lors du décollage industriel, mais l'utilisation de ces machines par les hommes. A notre époque, le progrès, tout du moins celui qui sert à satisfaire l'appétit insatiable des hommes en biens de consommation, est accusé de tous les maux. Il existe ainsi différents types de progrès, *a priori* tous souhaitables pour la société mais qui peuvent, *a posteriori*, constituer des dangers si l'on ne prend pas suffisamment de précautions lors de leur introduction. Rousseau pensait que le développement des sciences et techniques devait s'accompagner d'une éducation de la conscience humaine. Les transformations de la société lui ont donné raison.

0.1.1. Les prémices de la révolution industrielle

La révolution industrielle s'est inscrite dans le prolongement d'un vaste mouvement matériel et moral que l'on peut faire remonter au moyen-âge avec l'essor du capitalisme commercial dans les villes marchandes, conséquence du développement du transport fluvial et maritime qui a profité à une classe de négociants, de banquiers, d'armateurs et de manufacturiers. Au XVII^e siècle, la proto ou pré-industrie apparaît autour des petites villes rurales qui sont parvenues comme à Laval (Bas-Maine) à jumeler une industrie locale encore archaïque avec le commerce vers les contrées lointaines. Avec la création des manufactures royales, on assiste à une période de politique industrielle de l'Etat dans les domaines du textile, de la tapisserie, de la verrerie et de la céramique qui vont concentrer en un seul lieu des ressources en main-d'œuvre et en moyens matériels supérieures à celles de l'artisanat traditionnel. Cette industrie réservée aux produits de luxe est cependant peu répandue et rudimentaire sur le plan technique. Les procédés de fabrication reproduits un siècle plus tard dans L'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert (1751-1772) utilisent encore la main de l'homme, aidée par des animaux de trait, des installations hydrauliques rustiques, et quelques moulins à vent. Aucune source d'énergie artificielle ne figure dans ses planches. Les XVII^e et XVIII^e siècles vont jeter les bases sur lesquelles va s'édifier la civilisation industrielle du XIX^e siècle. La création de l'Académie des sciences en 1665 symbolise l'engouement du royaume pour la science. Les mathématiques, l'astronomie, la chimie progressent très vite grâce aux recherches de grands savants comme Neper, Pascal, Galilée et Lavoisier. Parallèlement à ces avancées, on assiste à la promotion des « arts mécaniques », domaine découlant davantage de l'ingéniosité des artisans que de l'application des données scientifiques. Les découvertes qui vont révolutionner l'industrie – invention de nouvelles machines textiles à tisser et à filer, substitution du coke au bois dans la fonte du minerai de fer, mise au point de la machine à vapeur- voient le jour en Angleterre qui de ce fait va prendre de l'avance sur le reste de l'Europe.

Sur le plan des idées, le XVIII^e siècle voit éclore en France comme en Europe la pensée des « philosophes » qui introduisent les « lumières » de la raison par opposition aux « ténèbres » de la tradition religieuse. Si pour Voltaire, Rousseau, Diderot, et quelques autres penseurs, le Grand Architecte de l'Univers existe bien, ce Dieu n'intervient pas dans l'histoire des hommes qui doivent bénéficier librement des bienfaits de la nature. Dans le domaine économique, le siècle des Lumières est favorable à la liberté de l'industrie et du commerce, allant à l'encontre d'un dirigisme à la Colbert et des corporations. A l'exception de Rousseau qui condamne la propriété individuelle au nom de l'égalité, les philosophes défendent le droit de propriété. Pour l'économiste écossais Adam Smith, la liberté du travail est le fondement de toute richesse, le travail des uns permettant d'accéder au produit du travail des

autres. Smith considérait que l'intérêt personnel permet à la société de s'organiser harmonieusement dans le respect de la liberté de la production et des échanges⁹.

0.1.2. Le progrès technique et ses conséquences

On assiste au XIX^e siècle à un changement d'échelle de ces transformations. La machine à vapeur va permettre d'augmenter de façon spectaculaire les volumes de production des produits manufacturés, faisant naître de nouveaux besoins de consommation. La première phase du décollage économique est la conséquence de l'industrialisation du textile et du développement des chemins de fer. La source d'énergie capable de mettre en mouvement les machines exige une production accrue de charbon, ce qui entraîne la naissance des « pays noirs » et le développement de la métallurgie. La construction d'un vaste réseau de transport ferroviaire et l'amélioration des voies fluviales permettent l'acheminement des productions locales aux quatre coins de l'hexagone, tandis que les bateaux à vapeur s'emparent du commerce maritime. La conquête des sources d'énergie va se poursuivre avec l'utilisation de l'électricité, du gaz et du pétrole qui marquent le point de départ de la deuxième révolution industrielle à partir de la fin du XIX^e siècle. Dorénavant, l'innovation n'est plus le résultat des tâtonnements d'inventeurs isolés mais d'équipes de recherche et de modes de coopération structurés autour de la conduite de projet. On assiste de ce fait à une accélération des découvertes scientifiques dans tous les domaines où elles peuvent trouver un terrain d'application. La deuxième partie du XX^e siècle voit d'abord l'arrivée de la puce électronique, puis la généralisation de l'ordinateur personnel et de l'usage d'internet. De nouvelles étapes de cette révolution « numérique » viennent d'être franchies avec la conception de machines qui s'inspirent du fonctionnement de nos neurones et les avancées de « l'industrie du futur » dont le modèle de production est centré sur l'utilisation intensive des outils numériques (usines connectées).

Les transformations imputables au progrès technique sont indissociables des transformations économiques et sociales. Lors du décollage industriel, les investissements dans les usines, les mines et les machines à vapeur mobilisent d'importants financements qui ne peuvent être réunis en une seule main. Les apports de capitaux et les prises de risque sont alors répartis entre plusieurs investisseurs au sein de sociétés par actions créées pour la circonstance. Le développement des échanges commerciaux engendrés par l'augmentation de la production suppose une plus grande circulation de la monnaie entre vendeurs et acheteurs. Les institutions financières vont devenir incontournables. Mais l'industrialisation de la société est surtout redevable aux progrès de l'agriculture. La révolution agricole va en effet permettre de nourrir une population en hausse tout en libérant une part croissante de la main-d'œuvre agricole pour l'industrie. En 1820, il fallait 200 heures de travail pour produire un quintal de blé ; 70 heures étaient suffisantes en 1900. Avec les pratiques de l'agriculture intensive et la généralisation de la motorisation, la productivité agricole va faire un bond spectaculaire à partir des années 1960.

Ces évolutions ont profondément impacté la structure sociale. A l'aube de la révolution industrielle, 80% des habitants du pays vivaient à la campagne ; cent-cinquante ans plus tard, les trois quarts vivaient dans les zones urbaines. Au début du règne de Louis-Philippe, les trois secteurs de l'agriculture, de l'industrie et du bâtiment, et des services employaient respectivement 63%, 22% et 15% de la population active. Dans les années 1950, ils occupaient chacun environ le même nombre d'actifs. De nos jours, les travailleurs de « l'immatériel » représentent plus des trois-quarts de la population active contre seulement 20% pour l'industrie et le bâtiment, et à peine 3% pour l'agriculture.

Les villages de France ont vécu pendant des siècles repliés sur eux-mêmes. Le village avait son église, ses notables, ses biens collectifs, ses mœurs, sa langue vernaculaire, ses contes et ses légendes ainsi que ses artisans et... son rebouteux. La volonté d'autosuffisance impliquait de l'entre-aide entre les membres de la communauté. Le repli sur soi ne signifiait pas pour autant une absence d'ouverture sur les territoires voisins. Le marché ou la foire du bourg d'à-côté permettait d'échanger les « surplus » de production contre l'argent nécessaire au paiement des redevances ou à l'achat des quelques rares biens indispensables à l'entretien du ménage. La croissance

⁹ Bien qu'il se soit inspiré d'éminents auteurs comme Richard Cantillon, Adam Smith est considéré comme le père fondateur de la théorie classique en économie grâce à son célèbre *Essai sur la nature et la cause de la richesse des nations* (1776) qui constitue l'un des plus importants documents de référence en matière d'économie politique et sociale. Il fut l'un des premiers initiateurs de la doctrine du libre-échange et de la liberté économique en général.

industrielle allait arracher les hommes à leur terre natale et faire disparaître les vieux métiers de l'artisanat. Dans les quartiers industriels des villes et dans les cités minières, les familles vont vivre au rythme des sirènes. Vers 1890, une étude destinée à évaluer la fréquentation future du métro parisien dénombreait « 200 000 piétons par jour au carrefour de Belleville ; aux heures d'ouverture des ateliers, c'était du coude à coude, on eût dit une manifestation » (rapporté par Jean-Pierre Minaudier). Pour se rendre compte de l'ampleur de ces mouvements de foule, il suffit de regarder le court-métrage sur la sortie des usines que les frères Lumière réalisèrent en 1895 dans leur usine de Lyon (disponible en ligne).

Comme les paysans, les ouvriers avaient le sentiment d'appartenir à un même groupe social qui faisait la fierté de ses membres. Ce sentiment d'appartenance de classe renvoyait à la nature de leur travail mais aussi à la volonté de défendre des intérêts communs. Les syndicats représentaient des forces de mobilisation et de négociation efficaces face au patronat. Ce monde s'est disloqué sous l'effet de la désindustrialisation, laissant derrière lui une certaine conception de la solidarité. L'industrie avait causé la désagrégation des anciennes communautés rurales et artisanales ; elle a subi à son tour les secousses de l'ère post-industrielle.

0.1.3. L'amélioration des conditions d'existence

Le rythme rapide de croissance des deux siècles écoulés a connu des périodes d'essoufflement, voire de régression, comme celle du dernier tiers du XIX^e siècle qui a été marquée par la baisse des prix agricoles et le ralentissement de la production liés à la concurrence des produits des pays neufs. Malgré ces variations, la progression sur très longue période est spectaculaire. La production totale de biens et services a augmenté en moyenne chaque année de 1,5 à 2% entre 1820 et 2012, un taux annuel de progression de 1,5% représentant une croissance cumulée de 50% sur une génération. Le contraste est saisissant avec le rythme de croissance de la période 1700-1820, qui a été estimé à 0,1% par an¹⁰. Les revenus du travail ont bénéficié de la hausse générale des activités économiques. De 1856 à 1995, c'est-à-dire en un peu moins d'un siècle et demi, la valeur réelle du salaire moyen de l'ensemble des salariés (hors travailleurs indépendants) a été multiplié par 11¹¹. Ces chiffres en disent long sur les progrès réalisés. Ils sont d'autant plus parlants que la durée annuelle du travail a été réduite de moitié sur l'ensemble de la période.

Le progrès est visible dans tous les domaines : les libertés individuelles et l'égalité des droits, l'amélioration de la santé (progrès de la médecine, soins accessibles à tous), l'assurance maladie universelle, l'assurance chômage, le droit généralisé à la retraite ou au minimum vieillesse, la gratuité de l'école publique, le confort des logements, la diversification et la qualité de l'alimentation, l'amélioration des conditions matérielles de travail, l'allègement des tâches domestiques, la modernisation des moyens de transport, l'accès aux loisirs... Cette liste est impressionnante alors qu'elle n'est pas exhaustive. Au début du décollage industriel, la mortalité infantile frappait autour de 20% les nouveau-nés au cours de leur première année ; à Mulhouse et dans la plupart des villes industrielles, la moitié des enfants ne franchissait pas le cap des cinq ans. Au niveau de la population tout entière, l'évolution est aussi saisissante s'agissant de la longévité des Français. Entre les périodes 1840-1860 et 1950-1951, soit en un siècle, le nombre de personnes atteignant l'âge de 60 ans a doublé. Aujourd'hui, l'espérance de vie atteint les quatre-vingts ans et nos concitoyens vivent en meilleure santé qu'ils n'ont jamais vécu. Avant, on mourait de malnutrition, de maladie, d'accidents du travail ou de guerre et sans assistance médicale. C'est beaucoup moins le cas de nos jours dans les pays riches.

La baisse continue de la part du budget des familles consacrée à la couverture des besoins de première nécessité que sont l'alimentation, l'habillement et le logement témoigne de l'amélioration générale du niveau de vie. Les enquêtes des hygiénistes du XIX^e siècle révélaient que les familles des classes populaires – soit la très grande majorité des Français de l'époque - dépensaient la plus grande partie de leurs revenus pour se nourrir, jusqu'à 80% de la totalité du budget des ouvriers au début de la révolution industrielle (Villermé). La structure du budget moyen de consommation des Français va progressivement évoluer jusqu'aux années 1960. Le tableau 0.1. donne une idée de cette évolution :

¹⁰ Thomas Piketty, *Le capital au XXI^e siècle*, éditions du Seuil, septembre 2013.

¹¹ Alain Bayet, *Deux siècles d'évolution des salaires en France*, Document de travail, Insee 1997.

Tableau 0.1

Structure des budgets de consommation des familles (en % du total des dépenses) *

Postes de dépense	1906	1960	2007
Alimentation	62	38	25
Logement	21	16	19
Habillement	8	14	9
Autres consommations	9	32	47

*D'après la *Statistique générale de la France pour 1906 et l'Insee pour 1960 et 2007.*

L'entre-deux-guerres connaît l'arrivée sur le marché d'une grande variété de produits issus des innovations techniques qui vont améliorer la qualité de vie des familles qui peuvent se les procurer : ustensiles de ménage et de cuisine, machines à coudre, radios ainsi que, surtout en ville, la distribution d'eau, de gaz et d'électricité. Les « arts ménagers » font leur apparition en 1923 au salon du Grand Palais à Paris où le public découvre avec émerveillement le réfrigérateur. D'autres innovations suivront comme les premiers robots ménagers (1936) mais il faudra attendre encore des années pour que les biens d'équipement ménagers fassent leur entrée dans les foyers. Les habitudes alimentaires évoluent également. Des produits comme les farines, les huiles, le sucre, le vinaigre, autrefois fabriqués de façon artisanale, vont l'être par des minoteries, huileries et raffineries. L'industrie agro-alimentaire introduit de nouveaux aliments ou condiments prêts à être consommés en l'état : moutarde, conserves de légumes, confitures, etc.

La France de la fin des années 1950 s'apprête à offrir le rêve américain à ses citoyens. De 1950 à 1958, la consommation générale a déjà augmenté de 41% en francs constants, soit une progression inédite de 4,5 % par an qui a été rendue possible par la reconstruction du pays. En moins de dix ans, tous les postes de consommation des familles sont en augmentation mais les évolutions sont contrastées d'une catégorie de produits à l'autre. Les achats de voitures automobiles progressent de 222%, et ceux des radios, téléviseurs et appareils photographiques de 156%, annonçant la tendance consumériste des décennies à venir.

Avant l'ère de la consommation de masse, la grande question était plus de produire que de vendre, l'essentiel des marchandises proposées sur le marché étant à ce moment-là de première nécessité. Dans une société d'abondance, les problèmes de production ne sont plus la priorité car seule la consommation doit retenir l'attention des gens de marketing. La performance des produits prend alors une importance considérable. Le consommateur souhaite obtenir le maximum de biens et de services grâce au revenu de ses activités, sachant que les produits doivent respecter des critères de qualité, de prix et de sécurité de plus en plus exigeants. Jean-Marie Hazebroucq et Olivier Badot¹² ont déterminé quatre phases d'évolution du comportement des consommateurs sur la période 1960-2000, et autant de changements des mentalités :

- la première phase (années 1960) est caractérisée par le désir insatiable qu'ont les individus de posséder des objets, la possession contribuant à définir leur statut social. L'hédonisme fait suite aux privations, à l'économie de la rareté. La consommation va suivre une progression exponentielle ;
- dans la deuxième phase – de la fin des années 1960 au milieu des années 1970- les objets possédés ont toujours une connotation sociale mais « l'idéologie de la consommation croise désormais l'idéologie politique », à la faveur de la montée des exclusions et du refus de toute forme d'autoritarisme (le mouvement des punks émerge à la fin des années 1970) ;
- la troisième phase (années 1980) est celle de « l'individualisme forcené ». Au cours de cette phase, la consommation se complexifie et devient instable en absorbant une diversité excessive de produits à caractère du type « gadget » qui n'ont pas de grande valeur technique mais qui permettent à ceux qui les détiennent d'afficher continuellement de nouveaux styles (époque des golden boys) ;
- la quatrième phase est celle des années 1990. L'affichage de l'individualisme commence à reculer sous la poussée de la crise économique et la consommation se recentre sur la qualité des produits dont la valeur marchande est confrontée à la valeur d'usage. Les problèmes d'environnement font prendre conscience du gaspillage, des surcoûts, de la face cachée des emballages et de la publicité. Les auteurs

¹² Jean-Marie Hazebroucq et Olivier Badot, *Le Management de projet*, Presses Universitaires de France, Que sais-je, 1996.

de l'étude emploient l'expression « consommation de juste-produits » pour qualifier cette période qui est celle du « cocooning » (repli sur soi).

La présentation de l'évolution de la société sous l'angle de la consommation nous offre une vision peu flatteuse de l'espèce humaine. Elle fait de nous des êtres égocentrés, condamnés à consommer au-delà de ce que devraient être nos besoins essentiels pour satisfaire en permanence des désirs... inassouvis. L'homme des temps modernes est ainsi enfermé dans un rapport d'échanges marchands : des biens et services contre de l'argent, donc contre du travail rémunéré. Ce rapport d'échanges, qui conditionne le *contrat social*, est le point d'ancrage de nos institutions, de nos marchés, et du système économique tel qu'il a été mis en place dans la société industrielle.

Les évolutions de ces dernières décennies ont donc entraîné des mutations sans précédent de la demande de produits et une révision permanente des stratégies de l'offre. Les effets de ces mutations ont été amplifiés par l'émergence de contraintes sur lesquelles les entreprises ne peuvent avoir de prise : renchérissement et raréfaction des ressources énergétiques, essor de nouveaux espaces économiques (Chine), libéralisation des marchés financiers, réglementation et coordination européennes, développement des nouvelles technologies du numérique (digitalisation de l'économie). La période des « Trente Glorieuses » a cédé la place à une ère d'instabilité des marchés. La concurrence internationale bénéficie au consommateur en modérant les prix et en décuplant ses choix. Mais la compétitivité par les prix pousse les entreprises à resserrer les coûts de leurs approvisionnements et du travail, et à délocaliser les activités à l'étranger. Nous verrons que cette quête permanente de « performance » engendre du chômage, dégrade les conditions de travail (stress) et détruit l'environnement.

0.1.4. Prendre du recul

L'accroissement du niveau de vie est le but recherché par la plupart des hommes. Par leur action tenace, ils ont pu s'assurer un meilleur avenir. Cet accroissement n'a été obtenu qu'à de dures conditions : exode rural, dispersion des familles, travail à la chaîne, usure du corps et de l'esprit... L'économie d'abondance est ainsi le résultat de cette série de changements qui a touché les conditions matérielles de vie mais aussi la psychologie des hommes. Consommer du superflu est sans doute devenu une façon de se consoler des contraintes que nous fait subir une économie trop axée sur le productivisme. Après deux siècles d'un progrès qui semblait nous avoir libéré des contraintes physiques subies par nos ancêtres, nous sommes plus que jamais confrontés aux limites de notre emprise sur la planète. Pourtant les responsables politiques et leurs conseillers continuent de concevoir, dans les coulisses du pouvoir, le recul *de l'impossible sans limite*, étant persuadés que la science viendra au secours de la croissance. Dans la métaphore de l'escalier, Charles Péguy, qui assimilait le progrès à la spéculation et à l'argent, eut recours à ces quelques mots qui méritent réflexion : « Telle est la théorie du progrès. [...] C'est un escalier que l'on monte, et de qui l'on ne descend jamais, et où même l'on ne descend jamais, et de marche en marche toute acquisition de hauteur est acquise ; définitivement, sans perte ; finalement ; sans déperdition ; et même sans frottement ; (car il faut qu'ils ignorent le frottement, et le tiennent égal à zéro) ; c'est un escalier bien fait ; toute marche qui vient après est forcément plus haute que toute marche qui vient avant ; on ne peut que monter ; on monte toujours ; on ne descend jamais, on ne peut pas descendre. »¹³

Encadré 0.1.

L'homme au centre du monde

Le texte qui suit est extrait de l'*Heptaplus*, œuvre principale de Giovanni Pico Della Mirandola (1463-1494), dit en français Pic de la Mirandole. Dans ce qui constitue une véritable profession de foi en faveur de la liberté donnée à l'homme par Dieu, l'auteur fait un pari sur ce que l'homme a de meilleur en lui. On remarquera la modernité de cette pensée qui annonce la philosophie des Lumières et la rend parfaitement lisible à notre époque.

« L'Architecte Suprême a choisi l'homme, créature d'une nature imprécise et, le plaçant au centre du monde, s'adressa à lui en ces termes : " Nous ne t'avons donné ni place précise, ni forme qui te soit propre, ni fonction particulière. Adam, afin que, selon tes envies et ton discernement, tu puisses prendre et posséder la place, la forme et les fonctions que tu désireras. La nature de

¹³ Charles Péguy, *Clio*, 1917, réimprimé chez Gallimard en 1931(cité par Aude Déruelle in *La marche du progrès*, Arts et Savoirs, 2019).